

JEAN SOUVENANCE

---

# Jours Sombres

Tristes souvenirs de la vie militaire

---

---

“ De ce récit, se dégagent les grandes idées que nous essayons de propager.... ! „

H. BARBUSSE.

---

**JEAN SOUVENANCE**

---

# **Jours Sombres**

Tristes souvenirs de la vie militaire

---



R. BRUMAULD

Éditeur

32, RUE DU ROCHER, 32

PARIS

**JOURS SOMBRES**

DU MEME AUTEUR :

AMOUR D'ENFANCE. *E. Figuière, édit.*

MIRAGE. *La Jeune Académie, édit.*

POUR L'IDÉAL ! *R. Brumauld, édit.*

NOUVELLES ET ARTICLES DIVERS : *Reuves : Les Passereaux, La Jeune Académie, L'Echo des Etudiants, Les Feuilles littéraires, La Paix, La Revue des Visages.*

A PARAITRE PROCHAINEMENT :

LOUIS GRÉGOIRE, *artiste peintre (plaquette).*

---

*Tous droits de reproduction et de traduction réservés  
pour tous les pays.*

**JEAN SOUVENANCE**

---

# Jours Sombres

Tristes souvenirs de la vie militaire

---



R. BRUMAULD  
Éditeur  
32, RUE DU ROCHER, 32  
PARIS

« A ceux qui comprennent,  
Pour ceux qui ne comprennent pas. »

### AVANT-PROPOS.

*En me promenant sous les vieux chênes, j'ai trouvé un moineau, un tout petit moineau qui venait de tomber du nid et que les jourmis dévoraient. J'ai pris le pauvre être blessé et l'ai mis dans les herbes afin que sa maman éplorée puisse encore le retrouver. ... Je m'éloignais lentement, lorsqu'un gros corbeau, ayant aperçu le petit moineau, donna à celui-ci le coup de bec fatal, et l'oiseau qui avait voulu voler trop tôt ferma les yeux pour mourir.*

*« Jours sombres » risque le même sort. Il a soif de liberté, il veut voler haut dans l'azur et, confiant en ses ailes fragiles, il s'élance vers la vie... ou la mort. Les grands oiseaux noirs planent autour de lui... Qu'importe ! Le ciel est bleu et c'est déjà si beau de savoir mourir dans le bleu, pour le bleu.*

## I

Je viens de quitter père et mère pour servir la France. Les conscrits, musette au dos, s'entassent dans les wagons, se bousculent en riant, crient fort pour montrer leur gaîté peut-être factice. Le train roule vers le Rhin.

Je me suis casé tant bien que mal dans le « wagon des pays ». Se sentant près les uns des autres, les gars de la même région sont plus à l'aise, les tristesses du départ s'estompent dans les blagues et dans d'interminables parties de manille. On parle bien un peu de ceux qui restent, mais on s'efforce surtout de cacher son trouble par une grande dépense physique ; et c'est pour cela que l'on crie, et c'est pour cela que l'on chante, et c'est pour cela que l'on se bouscule.

De temps en temps, un sous-off., venu pour nous convoier, circule le long du couloir et nous jette un mot. De gros rires lui répondent. Lorsque la manille devient fatigante, on

ouvre la musette et l'on « casse la croûte ». Manger fera passer le temps ! Instinctivement, les couteaux sortent des poches, les mâchoires s'agitent. L'odeur des viandes grasses se mélange à celle de la sueur, du vin, du cidre et du tabac... On mange.

J'ai bavardé, j'ai chanté, j'ai ri, j'ai mangé... je me sens las et « l'opium chahutatoire » n'a plus d'effet sur moi. Je colle mon nez à la vitre et regarde. Nous voici aux environs de Verdun. C'est triste, mortellement triste ! Des murs surgissent du sol, tels des squelettes au milieu d'un cimetière ; des arbres replient leurs branches blessées vers leur tronc défaillant ; des champs, labourés par les obus, étalent leurs plaies ; et partout, ... des croix de bois, ... sur des tombes couvertes de fleurs... Ceux de l'an 14 sont là ! ... Là, sous ces tas de terre, parmi ces ruines. Là ! Nos pères, nos frères, les nôtres... des Hommes sont là ! ...

J'ai froid en songeant aux souffrances qu'ils ont endurées pour défendre le Droit, la Liberté et la Justice, ... en songeant aux luttes fratricides et aux massacres de chair humaine.

... Le train roule... Des villes détruites pas-

sent, ... des campagnes meurtries passent, des tombes passent... Le train roule...

Ici, mes camarades chahutent toujours.

## II

Nous venons de pénétrer en territoire allemand. Je ne m'en serais pas aperçu, si le sous-off. ne m'avait dit, d'un air grave :

— Nous sommes en Bochie !

... Des employés de gare, bien serrés en leur veste, la large et haute casquette rouge, verte ou bleue sur le crâne, circulent sur les quais.

— Nous approchons du Rhin ! me confie le sergent.

Bientôt, en effet, un large filet d'argent apparaît, enchassé entre deux hautes collines vertes. Le Rhin !

Le voici, celui pour lequel tant d'hommes sont morts ! Des navires pavoisés se laissent mollement soulever par ses ondes. Les côteaux, hérissés de vignes, élèvent vers le ciel de vieux burgs, ces vieux châteaux qui expriment encore par leurs murs croûlants la force lourde, massive, des temps défunts. Parfois, se

tassent dans un coin de vallée, quelques maisons rustiques groupées autour d'un clocher; car, il y a ici des clochers, comme chez nous. Allez dans n'importe quel pays, vous y trouverez toujours un coin de silence pour prier, pour supplier et pour pleurer !

Durant la guerre, alors que des hommes se prenaient à la gorge, les murs de toutes les églises résonnaient des mêmes sanglots ; les mêmes pleurs tombaient sur les dalles. Mères, femmes de tous les pays, n'avez-vous pas senti que vos prières se confondaient ! Pourquoi n'avez-vous pas compris ?

... Le train roule... Toujours des côteaux verts, des vignes, des châteaux, puis des usines, des hauts fourneaux jettent du noir dans le bleu céleste. De blonds bambins, en apercevant notre train, esquissent des signes guerriers : ils glissent leur main sous leur gorge ou brandissent leurs poings minuscules. Oh ! Folie humaine!... Dès ses plus jeunes années, les parents arment d'un sabre de bois la main de leur enfant et, déjà, le petit ange fait le geste de mort. Que de pleurs vous vous préparez, mamans, en laissant vos fils jouer au soldat ! Au lieu de leur inculquer le goût du

crime, que ne leur apprenez-vous plutôt à aimer les hommes, tous les hommes ! Pourquoi avilissez-vous le cœur, avant que l'âme ne soit capable de comprendre ?

Des villes défilent : Trèves, Coblenz, Bonn, patrie de Beethoven, Cologne à la magnifique cathédrale... Nous approchons de la Rhür... de la caserne...

### III

Quatre par quatre, nous parcourons maintenant les principales artères de la ville et regardons les civils, les civils qui, aussi, nous regardent,... les yeux chargés de haine. Voici un grand bâtiment, triste comme un tombeau. Ce doit être la caserne ! C'est elle ! Les « anciens » apparaissent aux fenêtres, lançant mille exclamations : « V'la la bleusaille ! », « C'est bien vot'tour ! », « Allez, houp ! au pansage ! ». Les « bleus », eux, ne disent rien ; les « bleus » ne sont pas fiers. Nous passons la porte. Adieu, vie civile !...

### IV

Le sous-off. me case dans une chambrée et m'attribue un lit.



— Tu roupilleras là, ce soir ! me dit-il.

Puis, il me conduit à la cuisine, où nous devons prendre contact avec les mets du ...<sup>me</sup> d'artillerie. Après quoi nous réintégrons la chambrée. Le « cabot » nous ordonne de nous coucher et de « pioncer », car il est déjà tard. J'essaie de dormir. La fatigue du voyage parvient à vaincre l'ennui (nous l'appellerons, plus tard, le cafard) et le deuxième canonier-conducteur... s'abandonne aux bras de Morphée.

## V.

Une sonnerie de trompette : le réveil ! Debout ! Le « cabot » désigne l'un d'entre nous pour la corvée du café et l'arme d'une grande cruche ; un autre hérite d'un balai.

Balayez sous vos lits ! Le balai circule de main en main. L'homme à la cruche arrive. Chacun se précipite sur son quart et le remplit du « moka », qu'il avale comme une drogue.

Nouvelle sonnerie de trompette ! L'appel ! Le brigadier nous pousse vers la cour et nous aligne. Le moment solennel approche où l'on va charger nos épaules de la livrée bleue-ciel.

## VI.

Tout à fait plein d'imprévu, l'essayage ! Le chef et son aide nous distribuent effets, quarts, bidons, gamelles, godillots, sabots, toutes choses fort poussiéreuses et sales. Accablé sous ce butin, le « bleu » rentre dans sa chambrée, l'étale sur son lit et monte son premier paquetage. Par bonheur, le brigadier est là qui va lui expliquer cette manœuvre, la plus importante action de notre armée : faire un paquetage !... Chacun matricule ensuite ses hardes ; puis les plie avec une minutie remarquable. Quelques « anciens », compatissants, donnent un coup de main aux jeunes et, sur les planches de la chambrée, les paquetages se dressent bientôt, magnifiques.

L'habillement d'un « bleu » est toujours très comique. Paul a un pantalon bien trop long, tandis que Pierre ne parvient pas à y loger ses larges cuisses. Les gradés se lamentent auprès du chef qui fait la sourde oreille. Puis, voici les revues ! Le brigadier en passe une première, le maréchal des logis une seconde, l'adjudant une troisième, le lieutenant une quatrième, le capitaine une dernière.

Les « bleus » doivent endosser leur tenue n° 1, puis leur n° 2, puis leur n° 3, puis leur tenue de corvée, puis leur tenue de campagne et ainsi chaque jour. Le chef change alors la culotte de l'un, le casque de l'autre, et, au bout d'un certain nombre de translations successives, le « bleu », tout à fait démoralisé, constate qu'il est, de nouveau, en possession de sa culotte ou de son casque primitifs. C'est alors que, totalement ahuri, il doit s'arranger seul avec les copains et employer le système D.

## VII.

« Une, deux », « Demi-tour à droite, droite ! » « A gauche, gauche ! » Dans la cour du quartier les « bleus » commencent l'exercice.

Nullement à leur affaire, ils tournent à droite quand il faut tourner à gauche ou partent du mauvais pied. Le maréchal de logis, de plus en plus hargneux et les yeux hagards, vitupère :

— Espèces d'idiots ! Tas de crétins ! D'où sortez-vous donc, pour être aussi bouchés !

Et, plus il crie, plus les regards ahuris des

« bleus » s'arrondissent et moins la démonstration est comprise.

Le maréchal des logis de ma batterie, un nommé Farex, bat tous les records du hurlement. Pour expliquer, il gu...; pour commander, il gu... encore, tant et si bien que nos oreilles n'en peuvent plus ! Petit, jambes en arc de cercle, figure criblée de trous, cou parsemé de boutons, bouche déformée et toujours prête à vomir l'insulte, képi enfoncé sur des yeux sans couleur, le maréchal des logis Farex est le type parfait du garde-chiourme. Il veut être craint.

Farex donc, est chargé de l'instruction du peloton, c'est-à-dire qu'il me faudra subir ses sarcasmes et accepter ses insultes. Je ne sais pourquoi, peut-être parce que ses cris ne m'émeuvent pas, ce gradé m'a « pris en grippe ». Il s'efforce de me gratifier de toutes les corvées et je constate qu'un large sourire de satisfaction erre sur ses lèvres charnues, lorsqu'il me voit en embarras. S'il se trouve en compagnie de l'adjudant, il m'accable, et l'adjudant Trumbert appuie les élucubrations de Farex auprès du lieutenant Rafla ou du capitaine Lenpily. Il est donc écrit, bien écrit,

que le deuxième canonier-conducteur... mal noté, très mal noté, ne pourra jamais obtenir ses ficelles rouges !...

## VIII.

La revue du samedi... Farex a la partie belle : la moindre tache sur un vêtement, le moindre bouton manquant à une veste... et voici qu'il hèle Trumbert pour le lui faire remarquer. Alors, l'adjudant Trumbert distribue les punitions en dilettante. Il examine l'effet produit sur le coupable par sa sentence, frotte ses mains velues et poursuit sa marche triomphale devant les pauvres « bleus » qui n'osent bouger, raides au pied de leur lit. Voici par quel procédé le sieur Farex me valut maintes punitions. Il est content, très content.

... Le maréchal des logis Farex est venu me trouver et m'a dit :

— Si vous balayez convenablement ma chambre et videz mes eaux, je vous enlève vos quatre jours de consigne.

J'ai donc balayé la chambre et vidé ses eaux, pour ne point subir ma consigne.

L'habitude est prise. Farex m'obtiendra

ainsi des punitions pour me les enlever ensuite à condition que j'effectue telle corvée pour son service personnel. Voici ce que le lieutenant Rafla et le capitaine Lempily ne devineront jamais : un homme est puni pour vider le pot de son supérieur !...

## IX.

Les séances du manège sont fort redoutées par les jeunes recrues. Ce n'est pas toujours à tort ! L'adjudant Trumbert en donne une preuve éclatante lorsque, bien droit sur son cheval alezan et suivi de « ses » hommes, il pénètre dans l'hippodrome. Les chevaux, sachant quels cavaliers les montent, font quantité d'écartés et les pauvres « bleus », très peu expérimentés dans ce nouveau sport, prennent des postures impayables. Alors Trumbert s'énerve, ses moustaches gesticulent, bavant des paroles ordurières.

— Espèce de cochon, tu ne la reverras plus, ta mère ! Tu pisseras le sang ! Tu es venu ici pour crever ! (sic).

Les « bleus » baissent la tête, rentrent les éperons dans le ventre de leur monture et

prennent des « bûches » remarquables. Rarement la séance se terminera sans jambe foulée, bras écorché ou nez ensanglanté, choses peu graves puisqu'elles provoquent l'hilarité de l'adjudant Trumbert.

Comme tous, j'ai roulé sur le sable du manège; mais, plus que les autres, j'ai dû essuyer les reproches de l'adjudant. C'est que Farex est là, relevant chacune de mes fautes et soufflant à l'oreille de Trumbert: Regarde-moi cette andouille !... Il ne peut tenir sur sa selle...

Et Trumbert de crier : Vous serez garde d'écurie demain soir, canonnier....

Bien !!... Demain soir est un dimanche. Farex sait tout prévoir.

## X.

Je prends ma garde... Deux copains me tiennent compagnie. Ce sont de braves types, un peu trop hâbleurs. L'un, surtout, possède ce travers; c'est ainsi que, ce matin, lui ayant dit : « Quelle bûche tu as pris, au manège ! », il m'a répondu, froissé : « Je ne suis pas tombé, je suis descendu ! » Je crois qu'il était sincère.

Toutes les deux heures, l'homme de garde réveille un de ses camarades et va prendre sa place dans la paille. Voici mon tour de veiller; je parcours l'écurie. La lampe projette sur les murs des ombres gigantesques, m'entoure de fantômes. Les chevaux sont calmes. L'un grignotte un reste de foin, l'autre frappe le sol du sabot; l'un sommeille, l'autre balance tristement sa chaîne.

Moi, je me plonge dans la lecture d'un recueil de poèmes. Mais, un bruit de fers traînés sur le ciment me tire bientôt de ma rêverie. Carlos se promène. Connaissant ses habitudes pacifiques, je le laisse faire. Il se dirige vers la porte entr'ouverte, y passe le museau et reste là, en contemplation.

— Que regardes-tu ainsi, vieux philosophe?

La voûte céleste est magnifiquement parée; un brouillard, léger comme la mousseline, recouvre la nature et la lune élève sur le firmament son visage glabre.

Je m'approche de Carlos et lui parle. J'aime cette bonne vieille bête :

— Te souviens-tu, Carlos ? Lorsque j'avais le cœur gros, je venais te confier mes peines... Tu me regardais de tes grands yeux et je sen-

tais en toi un ami. Qu'as-tu donc ce soir ? Apercevrais-tu un monde meilleur ? Entreverrais-tu la destinée ?...

Carlos secoue tristement sa tête. Ah ! si je pouvais parler, semble-t-il dire !... Et je laisse mon vieux philosophe à ses réflexions.

Minuit !... Mon heure de faction prend fin. Je réveille mon camarade. La paille remue, une boule en sort... Je m'y plonge à mon tour avec contentement. Pourrai-je m'endormir ! Des bruits étranges, des gesticulations frénétiques sur mon manteau... des rats se livrent à leurs jeux nocturnes. Je tente de les chasser, puis, la fatigue me gagnant, je ferme les yeux... Un souffle tiède passe sur mon visage. C'est mon ami Loulou qui m'assure de sa garde bienveillante.

Loulou est un petit chien gris, mascotte du régiment, qui m'avertit par un grognement du passage des rondes. Je prends sa patte, il pose sa petite tête sur mon épaule et, à nouveau, je ferme mes paupières... Dormirai-je ? Pourquoi des larmes glissent-elles sur mes joues ? Le « cafard » est maître, rien à faire ! Cela vous prend, vous ne savez pourquoi. Un vague à l'âme intense qui embrume votre pensée. Vous

pleurez des souvenirs, vous baillez le présent, vous craignez l'avenir. Tout effort vous est insupportable, tout obstacle fait naître ce désespérant « A quoi bon ! » ; vous comprenez alors l'inutile brièveté de votre vie et l'incommensurable vanité de vos rêves. Vous n'osez plus penser, car la pensée vous déchire ; vous n'osez même plus croire !

...L'aube se lève... La garde touche à sa fin. Les « hommes de botte » sont déjà là. Je vais quitter la fourche et le crottin pour le mousqueton et l'adjudant. Les corvées se valent ; seuls, les noms diffèrent.

## XI.

Je n'ai pas eu mes galons de brigadier ; je resterai deuxième canonnier. Le commandant Bêtemol m'a convoqué pour me dire :

— Canonnier..., vous avez des notes lamentables. Vous êtes mou, sans volonté. Bref, vous êtes un incapable !

L'incapable s'est retiré, songeant à l'énergie d'un Farex ou d'un Trumbert et préférant, malgré tout, n'être rien plutôt que garde-chiourme.

J'ai souvent entendu traiter l'armée de « grande silencieuse ». Je crois que le qualificatif de « grande-gueule » lui conviendrait beaucoup mieux; ceux qui gu... obtiennent les « sardines » et bénéficient de la protection supérieure. Il ne s'agit pas de savoir, il faut donner l'impression d'en savoir beaucoup par des cris plus ou moins véhéments. Crier, insulter le soldat, punir, grogner sans répit, tel un porc en sa porcherie : voici la recette pour obtenir des galons. L'armée est, prétend-on, l'école de la justice.

## XII.

... Je suis aujourd'hui de corvée de soupe avec Jean Fusner. Jean Fusner est un homme qui aura ses premiers galons après-demain et ne fera plus la corvée de soupe.

... La soupe, c'est le moment du repos et celui où l'on mange. Or, qui mange oublie ! Nous mangeons donc beaucoup pour essayer d'oublier le plus possible. Lorsque la grande marmite se pose sur la table, c'est à qui y plongera au plus vite sa gamelle; lorsque le cruchon de pinard fait son apparition, c'est

à qui y emplira vivement son quart !... Et les cuillers s'agitent, et les coudes se traînent, et les mâchoires fonctionnent. On blague la « sale cuistance », mais si, par hasard, le lieutenant Rafla visite le réfectoire, interroge sur la succulence des mets, tout le monde de répondre comme un seul homme :

— C'est excellent, mon lieutenant !

Et l'officier s'éloigne, satisfait de la satisfaction de ses soldats.

Quand le plat est raclé par toutes les fourchettes de la batterie, les hommes quittent la table. Ainsi font les porcs, mangeant dans la même auge. L'armée est, prétend-on, l'école de la propreté.

## XIII.

Au pansage, le maréchal des logis Farex a toujours soin de me gratifier du cheval le plus vicieux. Le « canasson » rue, essaie de mordre, tandis que le deuxième canonnier..., très peu rassuré, n'ose gratter la bête. Farex, tout près des abords, grommelle :

— Ça ne sait seulement pas brosser un cheval ! Vous aurez une bride !... Vous aurez deux brides !

J'écoute et ne dis mot; mais le gueulard ne peut supporter l'opposition du silence, la force d'inertie. Il trépigne sur place.

... La corvée terminée, nous conduisons les chevaux à l'abreuvoir, puis leur donnons à manger. Alors, Farex intervient, nous fait aligner pour la distribution des brides. Le sellier en a toujours de très rouillées. Farex n'oublie jamais de me les attribuer.

Et, le soir venu, courbés en deux sur le sable, genoux dans la boue, mains meurtries, les punis du jour frottent, frottent, durant des heures, étriers et chaînes rouges. Pendant ce, Farex, lui, boit, danse et chante dans quelque boîte louche de la ville.

Le lendemain, Monsieur reçoit les travaux de la veille. S'il ne les juge convenables, il double la dose des punitions. Voici une chose fréquente : les fainéants sont toujours portés à la critique. L'esclavage n'est plus de ce siècle...

## XIV.

Mon camarade Fusner est devenu brigadier. Il a changé d'allure : de simple, il est devenu crâneur; de brave, il est devenu « rosse ».

Galons sur les manches, il s'exhibe un peu partout et regarde les anciens copains du haut de ses « sardines ». Lorsque je le rencontre, à peine daigne-t-il me dire :

— Ça va, mon p'tit ?

Etant maintenant mon supérieur, il me prend sous son apparente protection. Il m'a confié, l'autre jour, que son père était colonel de dragons. Je crois qu'il est, plus simplement, violoneux dans quelque petite ville de province. Il faut l'excuser : ses galons produisent sur sa vue l'effet d'un prisme. Pauvre Fusner !

... Quoi qu'il en soit, Fusner est bientôt promu au grade de maréchal des logis et va, cravache en main. Avec un tel avancement, il ne tardera pas à devenir général. Il n'oublie qu'une chose, Fusner, c'est que le galon met un cadre à la bêtise de l'homme.

## XV.

Ce qui devait arriver est arrivé ! J'ai accepté en souriant les insultes de Farex ; il m'a porté « quatre jours », transformés en deux jours de prison grâce à l'adjudant Trumbert. Le lieutenant Raflo a mis la dose

à quatre, le capitaine Lenpily à huit, le commandant Bêtemol à dix et le colonel Ramolot à quinze. Mon sourire a vraiment quelque valeur ! Je crois cependant qu'il est surfait et que le premier prix était suffisant ; mais le lieutenant s'en voudrait de ne pas renchérir sur l'adjutant, le capitaine sur le lieutenant, le commandant sur le capitaine, si bien qu'au bout du compte, la plus infime faute trouve, toujours, une punition qui lui est supérieure. L'armée est, prétend-on, l'école de l'équité.

Ce n'est point que l'on s'ennuie, à la prison ! Le menu y est inférieur à celui de l'ordinaire, la planche un peu plus dure que le lit ; mais on y est plus tranquille. Au réveil, le brigadier de garde nous fournit seau et balai et nous ordonne de nettoyer les « lieux saints ». Cette besogne n'est pas inodore, mais elle est tout de même moins répugnante que celle qui consiste à rester figé au garde-à-vous devant la trogne d'un Farex ou d'un Trumbert.

Le soir on nous fait arracher l'herbe de la cour. A l'heure de la soupe, on nous boucle et nous pouvons nous allonger sur les planches, bavarder. Le Rouquin, un gavroche parisien,

s'écrie : « Le ratodrome est ouvert ! » A cette annonce, chacun sort une ficelle de sa poche, y attache un morceau de viande et lance sa ligne. Les rats montrent leur museau, s'élançant sur la proie. Chaque prisonnier relève lentement sa ligne, le rat approche ; et le premier rongeur parvenu au but fait bénéficier son « pêcheur » d'un prix, constitué généralement par une bouteille de « pinard » achetée à la cantine.

A la fermeture du ratodrome, les cartes apparaissent et la manille s'engage à la lueur d'une bougie.

## XVI.

... Je suis libre. J'aurais préféré rester plus longtemps en cellule, car il y a défilé, après-midi. Rien de plus « rasoir » qu'un défilé.

... — Espèce de c..., vous n'êtes pas encore en tenue ! Dém...-vous donc un peu !

C'est Farex qui parle. C'était, n'est-ce pas, inutile de le nommer ?

Je me dém... autant que possible, si bien qu'à l'heure fixée, je suis prêt. L'adjutant fait son entrée dans la chambrée, examine l'équipement de chacun, regarde les souliers et les vareuses et distribue des jours de consigne.



— En bas!

Nous dégringolons l'escalier, et nous figeons sur deux rangs, arme au pied, tête dressée.

— A droite, droite!

Les soldats mécaniques pivotent.

— En avant,... harche!

Les mécaniques avancent.

— Une deux... une deux!

Là-bas, au milieu de la cour, le colonel encadré de ses officiers regarde les hommes-machines. Un peu plus bas, les trompettes attendent l'ordre de trompeter. La plus grande partie du régiment est là.

— C'est un défilé monstre! me confie mon voisin. On va nous présenter l'étendard.

— C'est une affaire!

— Section, halte!

Les mécaniques s'arrêtent.

— A droite, droite!

Les mécaniques pivotent derechef.

— Baïonnette ....on!

L'acier luit, s'adapte au mousqueton...

— Présentez armes!

— Les armes se lèvent et s'immobilisent.

— Au drapeau!

Trompettes... musique de cirque, qui émotionne et saoule...

... Au commandement, les hommes reprennent la position de l'arme au pied et conservent le garde-à-vous. Le colonel parle. Il présente l'étendard, brandi par le lieutenant Flapy. Il rappelle les victoires du régiment, les batailles sanglantes, évoque les morts, exhorte les jeunes recrues à mourir, elles aussi, si la patrie le réclame un jour.

Je regarde l'étendard. Il pend lamentablement au bout de son bâton bleu. C'est ça pourtant, le symbole du pays! Ça, qui nous vaut tant de ruines, tant de morts, tant de sang versé! Les « ennemis » ont le leur, eux aussi. Il ne diffère du nôtre par la couleur; c'est le même chiffon sanglant. Et, pour ces chiffons, que l'on agite sous le nez des hommes en leur parlant de patrie, des cœurs s'intoxiquent et des poitrines s'offrent au couteau. Oh! basse servilité de ceux qui ne comprennent pas, crime abominable de ceux qui savent!

Farex, Trumbert et consorts, figés au garde-à-vous, écoutent ce qu'ils ont maintes et maintes fois entendu. Je les sens prêts aux actes les plus lâchement héroïques. Ces hommes-là ont

fait la Grande guerre, ils ont bu le verre de « gnôle » avant de franchir le parapet de tranchée, ils ont vu tuer, ils ont vu mourir, ils ont entendu leurs camarades râler dans un dernier frisson d'agonie, ils ont vu les villages brûler, ils ont vu...; mais ils n'ont pas compris! Ils s'enfoncent de plus en plus dans leur erreur grotesque, servant d'« agents véreux » à la banque infâme qui les entretient...

— A droite, droite!

Les mécaniques pivotent.

— Armes sur l'épaule!

Les instruments de meurtre se posent...

— En avant,... harche!

Le défilé commence.

Ramolot regarde « ses » hommes. Il se sent grand, très grand, aussi grand que César.

— Tête droite!

Les têtes, comme mues par un même ressort, se tournent vers le drapeau, vers Flapy, vers Romolot. Les trompettes sonnent éperdument. Est-ce beau, bon Dieu!!!

Etant enfant, je m'amusais ainsi avec mes petits soldats de plomb, en soufflant de toutes mes forces dans un clairon de dix sous.

## XVII.

... Une forte bronchite vient de me faire entrer à l'hôpital. L'adjudant Trumbert me vaut ce séjour parmi les gentilles infirmières. Avant-hier, à la sortie du manège, alors que nous étions trempés de sueur, Trumbert nous disposa autour d'un canon et nous accabla, une heure durant, d'explications sur le 155 long, modèle Schneider. La sueur se glaça en frissons, grâce auxquels plusieurs d'entre nous se retrouvèrent hier à l'infirmerie. L'armée est, prétend-on, l'école de l'hygiène...

... Trente heures de fièvre. Mon malaise a disparu. Je joue aux cartes avec mes voisins, en attendant la guérison complète. Les jours succèdent aux jours et le calendrier se noircit peu à peu. Plus que du 300 au jus!

Ayant fait la connaissance d'un charmant ami, Jean Delporte, nous occupons notre temps à discuter littérature ou philosophie.

L'armée fait, tout naturellement, l'objet secondaire de nos conversations. Nous relevons les défauts de nos chefs et l'incommensurable crétinisme des sous-chefs.

Jean, employé au bureau de la mobilisation.

me signale quelques « perles » trouvées dans les livrets. En voici une :

*« J'ai l'honneur de vous demander de vouloir bien me donner tous renseignements sur la conduite, la moralité et la situation de Mlle Leroy Ernestine, demeurant chez ses parents à Louragan, recherchée en mariage par le cavalier Grant du 6<sup>e</sup> groupe de remonte. »*... et les « perles » cascâdent au milieu de rires bruyants. Puis, une causerie plus sérieuse interrompt ces causeries comiques. Ce matin, par exemple, nous avons parlé capitalisme et certaines phrases de mon ami me restent présentes à la mémoire.

— L'intérêt des sommes prêtées, me disait-il, diminue par suite de la prospérité nationale. Il faut, pour qu'il augmente, des guerres ou des cataclysmes. Les corbeaux ont besoin de cadavres.

« Le pouvoir est soutenu par les financiers. On est prêt à subventionner ceux qui pensent comme vous. La pensée s'achète et le parti-chef s'appuie nécessairement sur l'aristocratie de la fortune. Dans le cas contraire, les capitalistes peuvent entraîner la chute du parti qui gouverne contre leur gré, tant et si bien que

l'homme d'argent triomphe dans tous les pays et que les capitalistes préparent de longue date les bonnes affaires, même si ces bonnes affaires naissent du sang de la multitude.

• • • • •  
Jean et moi, devons quitter l'hôpital demain. Le major vient d'en décider ainsi. Qu'importe! Nous nous retrouverons à la cantine et nous y discuterons encore.

### XVIII.

La cantine du ...<sup>m</sup> d'artillerie est une petite salle enfumée, meublée de quatre tables de bois blanc. Là, entre six et huit, les désœuvrés viennent boire du réconfort dans un verre ébréché. J'y retrouve mon ami et nous comptons ensemble les jours qui nous séparent de la classe.

Le soldat ne possède que deux distractions : la ville ou la cantine! Pour sortir en ville, il faut revêtir la tenue n° 1, passer le poste, une corvée quoi! Pour faire visite à la cantine, le bourgeron et les sabots suffisent. Cette dernière tenue plaisant davantage que la précédente, la cantine l'emporte généralement sur la

ville. Les uns y écrivent, les autres y boivent. Chacun oublie, comme il le peut, les misères d'une vie inutile et stupide. La cantine, c'est la consolatrice du soldat; c'est là qu'il tente de noyer son « cafard »; c'est là qu'il songe paisiblement au foyer, à la vieille maman, à la belle fiancée. La cantine, c'est un îlot de vie civile dans la cour du quartier. Grâce à elle, j'ai compris la bienfaisante ivresse du vin et du tabac, ces deux consolateurs du malheureux sans famille...

## XIX.

L'armée est l'endroit par excellence où *l'homme qu'il faut* se trouve à la place *qu'il faut* (*The right man in the right place*). Je connais deux cultivateurs de mon district, possédant à peine leur certificat d'études, qui sont employés au bureau des effectifs; par contre, Pierre Leducq, licencié en droit, balaie les écuries; Jules Godart, forgeron, garde le magasin d'habillement. Un jeune conscrit de la classe 22 se présentant devant le conseil de révision, l'autorité compétente lui demanda :

- Quel métier exercez-vous dans le civil?
- Garçon de bateau-lavoir.

— Pourquoi n'avez-vous pas demandé à servir dans la marine?

Superbes, ces paroles soldatesques!!!

## XX.

Dimanche.. Jean et moi nous nous promenons sur les bords du Rhin, tout en devisant gaiement. Les inélégants houseaux rendent notre démarche comparable à celle de canards en villégiature près de leur rivière favorite. Qu'importe! Les boulevards sont loin et nos midinettes moqueuses ne nous verront pas. Une jeune fille, tout de blanc vêtue, me montre du doigt à sa compagne. Evidemment, on se gausse des deux artilleurs. Jè m'approche, murmurant quelques mots allemands, qui obtiennent une réponse française.

— Vous n'êtes pas mal ainsi, savez-vous?

— Je n'en doute pas!...

La conversation est liée. Elle se poursuivra rondement.

. . . . .  
L'une des Allemandes, la plus courte, me plaît beaucoup. Nous marchons côte à côte, tandis que Jean et l'autre « fraulein » taillent une bavette, à quelques mètres derrière.

Ma cavalière est une charmante enfant de dix-huit ans (elle vient de me l'avouer). Bien moulée en sa robe blanche, les cheveux blonds — naturellement — le teint brûlé par le soleil, des yeux bleus et infiniment doux, rêveurs souvent, malicieux parfois, une toute petite bouche plus rouge qu'une cerise, Kathe laisse deviner une bonne Kultur intellectuelle.

D'enfantine, notre conversation devient sérieuse. Nous parlons guerre, paix universelle et je suis étonné de rencontrer en mon interlocutrice des sentiments identiques aux miens. Je ne puis cacher ma joie, je prends la petite main qui se porte vers moi.

— Kathe, ne trouvez-vous pas absurdes ces luttes continuelles, ces batailles meurtrières? Kathe, écoutez les vers de Lamartine :

Vous n'établirez pas ces séparations

En races, en tribus, peuples ou nations

Et quand on vous dira : « Cette race est barbare,

« Ce fleuve vous limite » ou « ce mont vous sépare »

Dites : « Le même Dieu nous voit et nous bénit,

« Le firmament nous couvre et le ciel nous unit ».

— Ceci est très vrai et très beau!

Kathe saisit son crayon et trace les vers du grand poète.

— Comment se fait-il, que vous sachiez aussi bien la langue française?

— J'ai appris votre langue au lycée. Quelle note me donnez-vous?

— Dix sur dix, bien certainement.

— Vous êtes généreux!

— Je trouve très utile la connaissance des langues vivantes. L'homme qui en connaît plusieurs, sympathisera plus aisément avec ses frères étrangers. Une langue unique...

— Ah! vous oubliez ceux qui ont intérêt à la division des peuples! Ceux-là ne veulent pas d'une langue unique. Y songez-vous? Si le soldat bleu ciel pouvait dire au soldat gris : « Pourquoi nous tuons-nous? Arrête, frère, nous n'avons voulu la guerre ni l'un ni l'autre, nous avons une mère, une épouse l'un comme l'autre. Que ceux qui boivent le sang se saignent eux-mêmes! »

— Vous avez raison, Kathe. Ces êtres-là ont intérêt à ce que les hommes ne se comprennent jamais et à ce qu'ils se haïssent pour avoir un parler différent.

Des grands yachts blancs, sur le Rhin, glissent lentement. Des baigneuses au maillot ver-sicolore brassent l'onde transparente. Des pro-

meneurs, étonnés, considèrent nos compagnes, au bras des soldats français... Nous approchons de la Cornélius Platz. Faudrait-il se séparer?...

— Petite Kathe, j'ai besoin de votre amitié. Mon dur métier de soldat demande un soutien. Voulez-vous être la consolatrice de mes jours de « cafard »? Je serais si heureux, si vous acceptiez!

Kathe dévisage son amie, puis répond :

— Vos compagnes d'aujourd'hui resteront vos amies. Elles vous attendront dimanche, près du grand pont, et nous parlerons encore de choses que nous aimons,... de choses que nous rêvons.

Je prends la petite main pour y poser un baiser...

.....  
Jean, tout songeur, murmure :

— Un rayon de soleil vient d'éclairer notre vie morne. Ça semble bon!...

## XXI.

Chaque dimanche, après les dures corvées de la semaine et lorsque le service nous laisse libres, Jean et moi allons rejoindre nos amies.  
.....

Je sens le petit dieu malin sourire, dans l'invisible, en préparant son carquois.

## XXII.

... Nous « manœuvrons », depuis huit jours, au camp de la Haardt, non loin des frontières hollandaises. En raison de mon instruction, moins rudimentaire que celle des camarades, le commandant a daigné m'attacher à son service en qualité de secrétaire. Je fais des envieux.

Le bureau du commandant est installé dans une charcuterie. Tout le jour, je prépare des notes de service tandis que Bêtemol parcourt le champ de tir et me laisse seul. Je profite également de cette liberté pour écrire aux parents et aux copains.

Au dehors, le canon tonne... Vie de campagne. Ici, quelques appels téléphoniques. Je n'ai jamais été aussi tranquille. Parfois la porte de mon bureau s'ouvre lentement. Une tête blanche,... des mains tremblantes... Ma bonne hôtesse, la charcutière, vient faire visite au petit soldat. Ignorant tout de la langue française, elle parvient cependant à se faire comprendre, grâce à une mimique significative.

Quant à moi, je me sers d'un dictionnaire français-allemand, qui me fut utile en maintes circonstances. De son doigt noueux, la vieille me montre un portrait : son fils, tué à la guerre. Une larme glisse dans le creux de ses joues. Elle me regarde, puis contemple l'image aimée. Que se passe-t-il en cette âme ennemie?... Comprend-elle qu'il ne faut pas nous en vouloir, à nous, pauvres et simples rouages de la grande destructrice? Cela me fait mal d'entendre tonner le canon auprès de sa demeure. Ses petits enfants, deux bambins de six ans, se faufilent dans l'appartement et me taquent; peut-être un de ces blondins me tuera-t-il un jour, parce qu'on lui aura dit que je suis son ennemi!

## XXIII.

... Les manœuvres sont terminées. Je me sens triste à la pensée de quitter ma bonne vieille, que j'aime pour tous les soins dont elle m'a entourés, pour son âme de villageoise simple et franche, pour son grand cœur. J'ai entassé tous les papiers du commandant Bêtemol dans une grande caisse... Il ne reste plus rien de « moi » dans la maison. Les petits enfants ne jouent

plus... Leur grand ami « ennemi » s'en va. Ils ont envie de pleurer. Pauvres petits!... Les « 155 », les fourragères, les camions... la longue file des voitures s'étire sur la route. Je pars... Des mains de vieille tremblent dans les miennes, un sourire dans des yeux débordant de larmes qui semblent me dire : Pauvre gosse!... Je l'ai embrassée en songeant à son fils tué par les nôtres...

## XXIV.

... Nous traversons Essen. Des usines... des usines partout. Atmosphère de fumée, ciel gris, terre noire. Un de ces coins où se préparèrent les instruments de mort de la dernière guerre. J'ai froid... du froid de ceux qui ne sont plus.

## XXV.

Nous sommes arrivés au quartier. Les mêmes hurlements, les mêmes corvées, les mêmes revues qu'autrefois. Je me sens triste, infiniment triste, et la moindre insulte me désespère. Je suis un vase au fond duquel il y a du dépôt; quand on l'agite, tout le liquide contenu se trouble. L'ami Jean s'aperçoit vite de mon état d'âme.

Qu'un ami véritable est une douce chose !  
 Il nous épargne la pudeur  
 De les lui découvrir nous même.  
 Un songe, un rien, tout lui fait peur,  
 Quand il s'agit de ce qu'il aime (1).

Jean m'entraîne à la cantine et, tous deux, nous vidons des verres, nous fumons des cigarettes. Peu à peu, je me laisse étourdir. Mon camarade parle, parle sans discontinuer de ses parents, de sa ville, de ses études.

— Pourquoi tant d'exubérance, Jean ?  
 Il me montre une lettre.

— Lis !

Je parcours un feuillet sur lequel Emma a griffonné un rendez-vous.

— Elle est gentille ! me dit-il.

Dans ses yeux il y a quelque chose de nouveau... une lueur...

— Qu'as-tu ?

Jean, lentement, laisse tomber ces mots :

— Je l'aime !...

## XXVI.

Kathe est très gaie... Nous sommes dans une mignonne forêt, où le chant des oiseaux et

(1) La Fontaine.

le murmure des ruisseaux emplissent toute chose d'une ineffable harmonie.

— J'aime vos poètes ! me dit Kathe. Il s'en dégage une fraîcheur de pensée, de sentiment qu'on ne retrouve en aucune autre littérature.

— La musique allemande lui donne une digne réplique.

— Ce que je trouve inouï, c'est l'attitude des poètes, des musiciens, grands hommes de tous les pays, lorsqu'une guerre vient à se déclancher. Tous, tous invariablement, chantent les batailles, excitent les hommes à la tuerie, glorifient les luttes fratricides.

— La puissance de l'or s'affirme partout ; les artistes ne peuvent s'y soustraire.

— Ils le pourraient, mais ils préfèrent conserver leur renommée, plutôt que de risquer une lutte inégale avec ceux qui légalisent le crime organisé.

— Kathe, la lâcheté se trouve donc dans les plus nobles cœurs ?

— Peut-être ne savent-ils pas ce qu'ils font, ami, peut-être croient-ils, eux aussi, à la patrie ! Cependant, tout esprit éclairé, toute âme d'élite devrait comprendre...

— Vous avez raison, je ne comprends pas,



moi, pourquoi ils ne comprennent pas, pourquoi la lyre se livre à de bas calculateurs. Celui qui chante la guerre est un insensé ou un lâche. J'attends le jour prochain où les poètes de l'univers uniront leurs voix pour accabler les criminels.

— Croyez-vous en la venue de ce jour?

— J'ai confiance et je dis avec Marion : « Après le sombre orage vient le soleil doré ».

— Votre rêve, « notre » rêve puisse-t-il se réaliser ! Je crains que l'égoïsme des uns ne triomphe éternellement de la bêtise des autres. La population devenant de plus en plus dense, il faut bien quelque utile fléau pour décongestionner le monde, disent les partisans de la guerre...

— Oh ! Ne me citez pas cette ignominie ! Qu'ils appliquent donc la loi de Malthus ! Si la terre ne peut suffire à nourrir les hommes, pourquoi chaque gouvernement prêche-t-il la repopulation ? Est-ce pour le plaisir de tuer ?

Emma et Jean, qui avaient poussé leur promenade un peu plus avant, reviennent vers nous, enlacés.

Kathe me confie :

— Ils ont l'air de s'entendre.

— En cela, ils ne font que nous imiter.

Kathe rougit, sa tête blonde se penche vers moi. Je lui prends un premier baiser, tandis qu'une larme glisse sur sa joue.

— Pourquoi avez-vous fait cela ?

— Kathe, petite Kathe, le verbe aimer ne se conjugue-t-il pas dans toutes les langues ?

## XXVII.

C'est la mort du père « Cent » ! La chambre des « anciens » est en effervescence. Le père « Cent » se meurt, le père « Cent » va mourir ! Déjà, les lettres de faire-part sont parties. Elles étaient, autant qu'il m'en souvient, ainsi libellées :

M.

Monsieur Croquetot, Grand officier vérificateur des kilomètres Blessants ;

Monsieur Plumard et son fils Paul Hochon ;

Madame Vve Corvée de Kartier et ses enfants Brouette et Balai ;

Monsieur Flingot et ses enfants Balle, Cartouche et Baïonnette ;

Madame Vve Capote et ses enfants Pantalou, Veste et Tunique ;

Monsieur Kaleçon, Directeur des Vents Gazeux;  
 Mesdemoiselles Chauseptrusses, Employées aux Fromageries Blessantes;  
 Madame Cellule et ses enfants Salle de Police, Tolle et Consigne;  
 Monsieur Bafland et ses amis Pucés, Punaises et Cafards;  
 Monsieur Singe, fabricant de conserves;  
 Madame Gamelle et son fils Kart, Dégusteur de boissons hygiéniques;  
 Mesdemoiselles Patience et Musette;  
 Messieurs Jean Esplendos et Jean Wémarrre;  
 Les familles Pak-Tage, Revue de Détail et Inspection,  
 ont l'honneur de vous faire part de la perte joyeuse et sans regrets qu'ils viennent d'éprouver en la personne du

PERE CENT (DESIRE-LONGTEMPS)

décédé en son hôtel de Grande Ceinture

et vous prie de vouloir bien assister à ses Funérailles, les pieds lavés par la bombe qui sera faite ce jour-là.

*De Profundis !!!*

Monsieur Fuite de Pas Gymnastique, Président de la Société des Fricoteurs et Tireurs au Flanc, Chevalier de l'Ordre des Bambocheurs, organisera le piquet d'honneur.

Le piquet sera formé par les Bleus, ils seront en tenue de parade : calotte de coton, chemise et caleçon de bain dans les jambières et la corde au cou.

Le convoi se réunira au domicile mortuaire, chemin de la Liberté pour se rendre directement au Champs de la Délivrance.

Des voitures seront à la disposition des personnes trop mûres que l'émotion empêcherait de suivre le cortège. Prière de n'envoyer ni fleurs ni couronnes; les portemonnaies bien garnis seront seuls acceptés.

Priez pour que le démon Rabiote ne s'empare pas de sa dépouille mortelle, afin de ne pas retarder son entrée dans le Paradis Civil !

*Flutibus et Rapidos ! Amen !*

Il est dix heures. L'extinction des feux vient de sonner. Les lumières électriques s'éteignent, remplacées par quelques bougies clandestines. Deux, trois hommes en chemise disposent la table au milieu de la chambrée : des bouteilles de champagne, des boîtes de conserves, de la charcuterie, un poulet froid, des gâteaux...

— Ferdinand, fais pas « d'pétard » ! Tu gu... trop fort !

— « La ferme », Joseph ! On s'en f... ! On est de la classe !

— Gustave, toi qu'es cuistot, nous as-tu apporté du dessert ?

— J'ai soufflé quatre litres de Bordeaux au

mess des sous-off. Et puis, je vous ai fait du jus, et du bon, pour demain matin.

— Bravo, Gustave! Vive Gustave! s'écrient cinq ou six anciens.

Gustave, un petit rouquin au nez retroussé, ne « s'en fait pas » pour si peu. Il met chacun à sa place et, en grand chambellan, ordonne le service de façon impeccable.

— Maintenant, les gars, allons-y! Plein la gu... et au rab!

Les gars avalent gloutonnement, se bousculent pour remplir leur quart. Mais Gustave est là, en bon père de famille, il s'efforce d'égaliser les parts, d'adoucir l'emportement de ses enfants. Au dessert, chacun y va de sa chanson.

— La dernière bouteille ! s'écrie Gustave, en brandissant un litre cacheté.

Les quarts se tendent, la bouteille se vide. Les yeux deviennent hagards, les gestes plus brusques, les rires plus lourds. Le vin, la fumée, les cris produisent leur effet... Ma tête tourne étrangement.

— Ce n'est pas tous les jours le père « Cent »!

— Les hommes de la classe à vos numéros, les bleus au pansage, les anciens au bureau !

Le mot de « bleu », qui vient d'être malencontreusement prononcé par Lambert, ranime les esprits.

— Eh ! si nous allions les réveiller, ces sacrés « bleus »! Ils peuvent bien nous rendre les honneurs !

Les « anciens » quittent leur chambrée, se dirigent vers celle des jeunes recrues... Ils dorment. Ferdinand, de sa grosse voix, tonne :

— Garde à vô !

Quelques têtes se soulèvent sur les oreillers.

Lambert commence le « virage ». Les lits s'effondrent sur le sol, les « bleus » s'agitent éperdument dans un désordre de draps, de souliers, de gamelles.

Ils n'essaient pas de lutter, car ils savent la lutte inégale. Jules monte alors sur la table et prononce un discours :

— Que les bleus crient avec nous : Vive la classe ! Honneur aux anciens !

Les « bleus » obéissent. Satisfaits, les « anciens » s'éloignent.

— Avant de « pioncer », réclame Jules, il nous faudrait enterrer monsieur « Cent ».

Lambert exhibe un petit cercueil, qu'il a con-

fectionné. A l'intérieur, Gustave pose la liste des hommes de la classe.

— Où qu'c'est qu'on va le « foutre » ?

— Près de la cantine.

Et nous faufile à travers la cour du quartier. Cinq ou six coups de pelle. Je laisse choir le cercueil dans le trou, Joseph le recouvre de terre... Le père Cent n'est plus.

### XXVIII.

Farex et Trumbert se révèlent de plus en plus « rosses ».

L'approche de notre libération les rend maussades.

Ils sentent qu'on leur échappe et veulent profiter des derniers instants.

— Vous n'êtes pas encore partis ! Il y a le « rabiote » pour les mauvaises têtes !

Les « anciens » se montrent de moins en moins soumis. Ils savent la délivrance proche, toute proche, et se moquent des « gu... » de sous-chefs. Quelquefois, l'air moqueur, ils se disent entre eux, de façon à ce que Farex les entendent :

— Y en a qui partiront ! Y en a d'autres qui resteront !

### XXIX.

Si Farex punit à tort (la chose se produit fréquemment), n'essayez pas de lui faire comprendre sa faute ou de lui démontrer son erreur, car il vous répondrait invariablement :

— Je ne veux pas le savoir !

Je ne veux pas le savoir ! Tel est le mot de guerre de notre homme. Il punit. Que vous soyez coupable ou non, il s'en moque ! Il ne veut pas le savoir. Farex n'admet pas la réplique, les observations. Ce qu'il fait est bien fait, toujours bien fait, et les malheureux soldats doivent accepter tête basse ses réprimandes imméritées. Le dieu « sous-off. » est infallible ; ses pensées naissent d'un cerveau extra lucide ; ses actes sont pesés à juste mesure et n'admettent aucune erreur.

« Je ne veux pas le savoir », permet toute punition. A l'aide de ce passe-partout, les basses vengeances se donnent libre cours et le sourire de Farex peut errer, radieux, sur sa face bestiale.

### XXX.

Un contingent de notre batterie se rend au quartier des dragons, où deux cavaliers, con-

damnés « à Biribi » par le conseil de guerre, vont subir la dégradation militaire.

La cour abonde en soldats, baïonnette au canon. Il s'agit d'un fait grave. La cérémonie sera impressionnante.

Il y a là dragons, fantassins et artilleurs. Les officiers supérieurs se tiennent au milieu de la troupe, dans un étroit carré où les deux condamnés devront pénétrer tout à l'heure.

Les voici!...

— Garde à vous!

Les hommes se raidissent dans leur livrée, tandis que le colonel lit le texte de la condamnation. Les deux dragons se sont, paraît-il, livrés à des voies de fait envers leur supérieur.

Ils sont là, tous deux, face aux officiers, pâles dans leur habit bleu. Quatre baïonnettes les entourent.

... « On » arrache leurs insignes, leurs boutons dorés... Pauvres enfants!... L'un, petit et maigre, les yeux mouillés de larmes, baisse la tête et songe à sa mère; l'autre, plus grand, plus fort que son compagnon, regarde fixement ses juges; un sourire de mépris erre sur ses lèvres.

... Le colonel les fait marcher autour du

carré, afin de bien montrer « aux autres » ceux qui vont partir pour le bagne militaire.

La cérémonie est terminée. Les condamnés sont remis en cellule et la troupe se disloque. Nous quittons le quartier des dragons. C'est fini! Deux hommes ont été bafoués sous les yeux de leurs camarades transformés en gendarmes. Deux pauvres petits soldats, « poussés à bout » par un Farex quelconque, vont payer leur insoumission par plusieurs années de misérable misère. La justice militaire peut être fière de sa décision. Si la guerre éclatait demain, il y aurait encore des hommes pour subir le sort des fusillés de Vingré.

— Il faut bien un exemple!

C'est l'adjudant Trumbert qui parle.

Oui, certes, il faut des exemples, mais d'autres exemples! Je connais plus d'une créature qui devrait baiser le pied des enfants qui viennent d'être condamnés. Ce sous-officier sur lequel ils ont levé la main et qui est responsable de leur crime, que fera-t-on de lui? N'ayez crainte, il restera à l'armée, commandera d'autres soldats, punira, sera obéi. Quel honneur!... Et les hommes en livrée resteront toujours aussi impassibles... Ils regarderont torturer les

leurs sans souci du respect humain... Un jour viendra...

## XXXI.

Kathe et moi sommes allés voir le monument élevé à la mémoire des enfants de..., tombés « au champ d'honneur ».... Une guerrière de bronze tenant une palme dans la main...

— Regardez ce bloc de métal, il représente quinze cents morts!

— Et ceux qui restent, petite Kathe, croient que ces morts réclament vengeance?

— Beaucoup, hélas! Les prêtres eux-mêmes, d'ailleurs, les serviteurs du Christ, entretiennent la haine. Le temple de Celui qui a le mieux aimé les hommes, de Celui qui a dit : « *Aimez-vous les uns les autres* », le temple de Dieu résonne des pires blasphèmes.

— Chez moi, les mêmes paroles empoisonnées tombent du haut de la chaire, contaminent l'âme des fidèles et sèment en leur cœur le germe de luttes futures.

— Que voulez-vous, ami, Ponce Pilate existera toujours!

— Ce qui me désespère, Kathe chérie, c'est

de voir les choses les plus nobles entre les griffes d'une harde criminelle. La poésie, la science, la philosophie, la religion sont muselées par quelques financiers.

— Et ceux qui prêchent la vérité sont traités d'insensés, de fous! Leurs paroles se perdent dans la rumeur des usines, leurs écrits connaissent les bienfaits de la censure. On dit aux enfants : « Vos pères sont morts pour votre liberté, aliénez la vôtre pour celle de vos descendants ». Et, bêtement, sans savoir la cause exacte de leur sacrifice, les jeunes poitrines se présentent aux balles meurtrières. On a tué les pères, on se sert de leurs squelettes pour élever de nouvelles barrières entre les races et permettre la fécondation monstrueuse des guerres de demain.

— Toutes ces vérités m'effraient. Je ne puis croire à l'évidence.

— Allons! Ne dites pas comme votre Farex : « Je ne veux pas le savoir ». Il faut savoir et faire savoir à la multitude qui dort sous le joug!

— Notre voix est si faible!

— Celui qui se targue de sa faiblesse pour

laisser faire, celui qui sait et n'agit pas, celui-là n'est pas un homme.

— Kathe chérie, vous me bouleversez.

— Mon ami, il vaut mieux rompre que plier. Le roseau ne sait qu'exister, le chêne sait mourir.

— La belle parole, le noble cœur qu'elle découvre. Embrassez-moi, petite Kathe.

Kathe pose ses lèvres sur mon front brûlant et je sens le frisson de son âme.

— Ami! me dit-elle... Que feraient les blessés d'hier, s'ils se rencontraient tous? Le Français dirait à l'Allemand : « Pourquoi as-tu brisé mes jambes ? » L'Allemand dirait au Français : « Pourquoi as-tu brûlé mes yeux ? » Et tous, ensemble, rechercheraient le pourquoi de leurs meurtres ; que découvrirait-ils ?

— Ils découvrirait, peut-être... la vérité!..

— Et c'est pourquoi on les empêche de fraterniser, pourquoi on leur donne une langue différente... Ainsi, ils se tuent sans comprendre et souffrent sans parler, prisonniers de leur grammaire !

— C'est lamentablement comique!

... Huit heures sonnent. Il faut rentrer.

Kathe me conduit jusqu'à la caserne. Nous rencontrons Farex, qui me sourit et dit :

— Bien, votre petite poule!

J'ai envie de lui sauter à la gorge... Mais Kathe se crispe contre moi.

Farex sourit toujours de toutes ses dents cariées.

— La petite poule en question, lui dis-je, est ma fiancée!

### XXXII.

Kathe est courroucée.

— Quels goujats, vos sous-officiers!

— Que veux-tu, petite Kathe, ces gens-là sont sans délicatesse. La plupart étaient domestiques de ferme, avant le régiment. Lorsqu'ils ont arboré leurs premières « sardines », ils se sont cru arrivés au summum de la gloire. Ils ont commandé... Penses-tu, de domestiques, ils sont devenus chefs!

— Je plains leurs subalternes!

— Ils ne connaissent que la brutalité. Ils s'efforcent de cacher leur nullité par les insultes et ne trouvent de contentement que dans la souffrance des autres. Il faut être rude, bien rude, pour vivre avec eux.

— Mon pauvre ami!

— Je ne puis mieux définir leur état d'âme que par ces quelques mots de Maupassant : ... « ces fils des champs, plus proches des bêtes, éprouvent ce besoin cruel qui pousse les poules d'une basse-cour à achever l'une d'entre elles aussitôt qu'elle est blessée ».

— Mais les officiers interviennent?

— Ah! Ils vivent loin, trop loin du soldat!

— Je croyais que les officiers s'occupaient de leurs hommes.

— Parfaitement! Le colonel prend connaissance du rapport du commandant, le commandant de celui du capitaine et cela va ainsi jusqu'au bas de l'échelle. Evidemment, mais le dernier barreau de cette échelle est dans la boue, l'humidité monte et pourrit les autres!...

— Tout cela, pour préparer à la guerre!

— Et encore! Je connais un de mes camarades qui, depuis son incorporation, cire les bottes du capitaine.

— Très intéressant!

— Il accompagne Madame la Capitaine au marché, nettoie les appartements de Madame la Capitaine, conduit à l'école les enfants de Madame la Capitaine. Je me demande vrai-

ment si la patrie réclame des grooms pour messieurs les officiers!

— Ne parlons plus de tout cela!

— De quoi parler, petite Kathe chérie?

— Je ne sais pas... de... de l'amour, si vous voulez bien.

Et le petit dieu malin devient l'objet de notre conversation...

Soudain, Kathe pleure. Elle pose la tête sur mon épaule, serre mon bras de ses petites mains affectueuses.

— Qu'as-tu?

— Je songe à ton départ prochain.

— Qu'importe mon départ, puisque te t'emmènerai!

La trompette lance ses notes criardes. L'appel! Ainsi tombent les désillusions au milieu des rêves.

— Adieu, petite Kathe, à demain!

— A demain!

Petite Kathe disparaît dans la brume du soir.

### XXXIII.

— Les lettres! Les lettres!

Le brigadier de semaine parcourt les couloirs en criant à pleine bouche :



— Les lettres! Les lettres!

« Anciens » et « bleus » se bousculent.

— Y en a-t-il pour moi?

— J'en attends depuis huit jours!

Et le brigadier-facteur appelle les favorisés. Les yeux s'écarquillent, on se hausse pour mieux voir, on se tasse et le pauvre brigadier doit jouer des coudes pour se dégager. Les mains se tendent, saisissent avidement un morceau de papier, déchirent une enveloppe. « Ceux qui n'ont rien » s'en vont, désespérément tristes, en regardant les autres...

Les lettres! C'est un peu du cœur des vôtres qu'elles apportent, un peu de leur âme, un serrement de main, un baiser. La lettre, c'est la synthèse de toute une amitié, de toute une affection, l'apparition soudaine de ceux qu'on aime, à travers le temps et l'espace! Elle est le miroir où se reflète la physionomie physique et morale de ceux qui ont laissé vibrer leur pensée dans ces quelques traits noirs! Pour le soldat, la lettre est le bien suprême, le mot d'encouragement de la mère ou de l'ami, le talisman qui fait supporter les misères en souvenir de ce qui a été et en espoir de ce qui sera.

## XXXIV.

— Je m'en fiche, vous aurez quatre jours de tôle!

Labrique, immobile, tente une explication :

— Mon adjudant, quand vous êtes venu, j'étais à nettoyer les chevaux du bas d'écurie. J'avions enlevé le crottin de d'sous les autres mais le temps de descendre dans l'bas, y ont eu le temps d'en faire d'autre. J' pouvions point les en empêcher.

— Espèce d'abruti, fallait prévoir! Quand je passe ici je ne veux pas voir de crottin sur les litières. C'est compris, s'pas!

— Je l'enlevons dès que j'le voyons, mais j'pouvons pas être toujours au cul de la même bourrique.

— Parlez mieux, je vous prie.

— Mon adjudant!

— Comment se fait-il que « Belle de nuit » était détachée? Parlez.

— C'est que, mon adjudant...

— Taisez-vous!

Timide, Labrique reprend :

— Belle de nuit avait une chaîne qui...

— Parlez!

— Une chaîne qui ne tenait pas beaucoup et...

— Taisez-vous!... Parlez!

— ...Et... elle tirait toujours d'ssus.

— Je ne veux pas le savoir. Taisez-vous!... Et puis?

— Ben... la chaîne...

— Parlez!

— La chaîne...

— Taisez-vous!... Rompez!

Labrique pivote sur les talons. La séance est levée. Farex vole au bureau. Il rédige le rapport suivant :

*« Canonnier Labrique. Quatre jours de prison. Jamais auprès des chevaux, lorsqu'ils réclament ses services; a laissé stationner les détritrus sur la litière au lieu de les faire circuler et n'a donné aucune excuse valable à l'adjudant qui l'interrogeait sur la gravité de ses fautes. »*

### XXXV.

Jean et moi sommes de corvée. Il s'agit de porter la soupe au maréchal des logis Fusner et à ses quatre hommes de garde à la poudrière.

... Fusner et ses hommes nous attendent impatiemment.

— Dépêchez-vous donc un peu!

— Qu'est-ce que vous nous apportez?

— Des patates ou des fayot, bien sûr!

Les gamelles se remplissent, le « pinard » coule dans les quarts et les affamés dévorent « barbaque » et « fayots ».

Notre mission remplie, les sarcasmes essuyés, nous rebroussons chemin. Mais, si nous nous sommes dépêchés à l'aller, nous prenons tout notre temps au retour. Nous avons soif, la sueur perle sur mon front. Je cherche un café...

— Tiens! La petite chaumière, là-bas, doit être un « bistro »! me dit Jean.

Il a raison. La petite chaumière est un café. Nous nous fauflons sous le toit de chaume. C'est qu'il ne faudrait pas être vu des « légumes »!

Très coquette, la petite chaumière! De vieux meubles sculptés, comme on en voit dans nos fermes bretonnes, des images sur les murs, des fleurs un peu partout. L'aubergiste, grand blond aux longues moustaches, nous sert de la bière en parlant :

— Vous êtes en manœuvres?

— Non! Nous sommes, tout simplement, de corvée.

— Je connais ça!

Jean s'étonne que son interlocuteur parle français sans défaillances.

— J'ai été prisonnier chez vous, dans votre pays, mes bons amis! explique l'homme blond.

— Dans quelle région?

— A Saint-Brieuc, près de la mer.

— A Saint-Brieuc!... C'est mon pays.

Nous nous serrons la main, heureux de parler d'une cité de connaissance commune. L'aubergiste me conte ses années de captivité, la beauté des landes bretonnes, ses travaux sur ma terre natale, la bonté de ses « ennemis ».

La grosse horloge du logis ronronne... et les aiguilles tournent sur le cadran.

Des heures se succèdent. Impossible de les vaincre; elles avancent inlassablement, mécaniquement. L'homme se débat au milieu des mille embûches de la vie comme l'oiselet sur la glu; les nécessités priment les aspirations, les peines amoindrissent les espoirs. Demain apporte ses tâches comme aujourd'hui et les désirs insensés de la jeunesse s'effritent à

mesure que les cheveux blanchissent. Bientôt l'homme demeurera accablé par les efforts fournis; il sera trop vieux pour réaliser le rêve entrevu; ses yeux se fermeront devant ce qui est et son âme pleurera ce qui aurait pu être.

— C'est pas tout! s'écrie l'ami Jean... Mais il faut rentrer!

— Vous avez bien le temps! repartit l'aubergiste.

Je regarde le cadran : Une heure!

— Vite, vite! Que vous dois-je, monsieur?

— Rien! J'ai été soldat comme vous, nous sommes frères; gardez vos sous!

Il a appuyé fortement sur le mot « frères ».

Nous quittons la petite chaumière et l'Allemand qui nous laisse partir à regret, ému d'avoir remué de si vieux souvenirs.

— Vous reviendrez me voir, les petits, on parlera du pays, de Saint-Brieuc...!

— Oui, oui, mon « copain »! répond Jean.

### XXXVI.

... Je viens de faire la connaissance d'un étudiant boche. Je me promenais dans le parc de la ville, m'amusant à lancer quelques miettes

aux cygnes du lac, lorsqu'un jeune homme s'approcha de moi et me dit :

— Vous vous distrayez comme un enfant!

C'était un grand garçon bien découplé et élégamment vêtu.

— On fait ce qu'on peut pour tuer le temps, lui répondis-je. Un soldat ne s'amuse pas toujours, quand il est de sortie dans une ville étrangère.

— Comme tous vos semblables, Monsieur, vous vous plaignez de votre sort. L'homme désire continuellement. Le pauvre souhaite une situation meilleure, le riche plus de bien-être encore, le jouisseur une jouissance suprême, le sage plus de calme. Les premiers désirs se perdent dans des désirs nouveaux et ce mouvement perpétuel de désirs constitue l'essence de l'humanité. Sans ce mouvement, pas de progrès possible ; par lui, les pires cataclysmes !

Notre conversation prit vite le ton de l'intimité. Nous parlâmes études.

— Je suis des cours d'économie politique à l'Université de Köln! fit-il.

Et nous discutâmes sur des questions d'actualité : rapports franco-allemands, traités et guerres.

— Plus j'étudie, déclara *mon compagnon*, et plus je m'aperçois de l'immoralité des guerres. Une mine de fer ou de pétrole suffit pour déclencher le plus formidable des cataclysmes.

— Votre manière de voir concorde en tous points avec la mienne et je me demande anxieusement quel remède sauvera jamais l'humanité de cette gangrène?

— Il faut couper les parties contaminées, abattre les anciennes croyances. La chose est dure, très dure, je le sais; mais il le faut, il le faut absolument. Toutes les patries doivent se confondre en une seule : *l'Humanité!*

— Et comment opérer?

— ... Je suis trop inexpérimenté pour le savoir. Il me semble, toutefois, qu'une communion plus intime des jeunes, une réunion périodique d'étudiants de toutes les parties du monde, pourraient....

— Votre idée est magnifique! Au lieu de l'atmosphère de haine patriotique qui sévit dans les universités, nous pourrions sentir plus aisément que la paix universelle doit être le but des chefs de demain, et nous rechercherions dans les livres, la manière d'établir un bonheur durable pour l'humanité déjà si éprouvée.

— Ah! Si tout le monde se comprenait comme vous et moi!

— Pour se comprendre, il ne faut pas vivre éloignés les uns des autres par des frontières, bornes minuscules autant que naïves. La paix demande la réunion de tous les hommes. Les savants vulgarisent leurs découvertes, il faut vulgariser l'idée de paix. Il y a des sérums pour les maladies morales, comme il y en a pour les maladies physiques.

— Les idées fausses qui ont été inculquées aux nôtres, depuis leur plus tendre jeunesse constituent le plus terrible des poisons. Il faudrait un contre-poison énergique; nous le trouverons malgré les ruses et les embûches des charlatans!

— On nous traite d'utopistes. Comment traiterons-nous ceux qui ont assassiné des milliers et des milliers d'hommes? Comment qualifierons-nous ceux qui se sont offerts au sacrifice? Ce n'est pas pour une folie héroïque et regrettable de ses pères, que la génération à venir boira à la coupe mortelle sur quoi se sont posées les mains sanglantes du bourreau! Il faut un terme au plus épouvantable des cauchemars.

L'étudiant allemand me prit la main et se tut...

### XXXVII.

Jean est malade; le major l'a admis à l'hôpital. Avant son départ j'ai pu le toucher et voici ce qu'il m'a confié :

— Etant de garde à la prison, je me rendis à la cuisine pour y prendre des vivres. Après avoir attendu vingt bonnes minutes, je commençai à réclamer; le brigadier-patate m'apostropha vertement et me gratifia de deux boîtes de sardines, une miche de pain et un quart de vin... La faim me tenaillant, j'ouvris et devrai aussitôt les fameuses boîtes de sardines. Je leur trouvai un goût anormal, mais n'y prêtai pas attention... Or, le lendemain matin, très malade, je dus aller voir le « toubib ». Il diagnostiqua un commencement d'empoisonnement. J'appris par les copains que le « brigadier-patate » se débarrassait ainsi des vieilles boîtes de conserve! »

Il est des hommes qui, pour éviter le reproche d'un supérieur, n'hésitent pas à jouer avec la vie d'un de leurs frères. Ce sont là de tristes personnages!...

## XXXVIII.

Emma est fort inquiète depuis quelques jours : son Jean est à l'hôpital. Elle se lamente, m'accable de questions ; elle voudrait le voir, savoir s'il est bien soigné, s'il guérira bientôt. Je m'efforce de la consoler, je lui affirme qu'il n'y a rien à craindre. Kathe vient à mon secours :

— Tu es folle, Emma ; Jean n'est pas gravement malade.

— Sans cette épreuve, je n'aurais pas su combien je l'aime.

— Console-toi, va, petite Emma.

L'âme a souvent besoin d'une tristesse pour comprendre son infini bonheur.

La plus profonde et la plus folle caresse se prépare dans l'amère douleur ! (1)

Je n'ose embrasser Kathe, j'ai peur de blesser « l'autre ». Je n'ose parler de « lui », je n'ose parler de rien...

## XXXIX.

Connaissez-vous la distraction favorite de Trumbert ? Non ! Et bien, Trumbert adore par-

(1) S. Nielloux.

dessus tout le métier de tondeur ! Lorsque Bêtemol ou Ramolot lui ordonnent de surveiller la longueur des chevelures, Trumbert, immédiatement, visite le crâne de ses hommes, y passe la main et s'écrie, tirant quelques mèches :

— Il faudra me couper ça ! Farex, apportez-moi une tondeuse !

Et le coiffeur donne un coup d'instrument sur les têtes qui se courbent. Il est heureux, Trumbert, de transformer les crânes en « boules de billard » et contemple son œuvre avec la plus exubérante des satisfactions. Son gros rire niais résonne dans la chambrée, ses yeux pétillent de gaieté.

— Regardez-moi ça, constate-t-il, ne trouvez-vous pas qu'ils sont gentils ainsi ?

— Des p'tits anges, mon adjudant ! répond Farex.

Les « p'tits anges » ne bougent pas, mais regardent tristement leur cheveux épars sur le plancher.

Très souvent, lorsque la tondeuse réglementaire ne fonctionne pas, Trumbert réclame la tondeuse à chevaux et, suivant les règles de l'hygiène, il opère en dilettante.

Vous pouvez rire, adjudant Trumbert. Les cheveux repousseront un jour; mais votre esprit restera stationnaire, c'est-à-dire qu'il ne dépassera jamais la hauteur d'un écot capillaire sur le crâne d'un tondu.

## XL.

— Quelle est ta corvée préférée?

Jean me posait cette question.

— Ma corvée préférée? Hum! Hum!.. Tiens! La corvée de quartier. A deux ou trois, pelle, balai ou fourche sur l'épaule, on parcourt béatement les différentes artères du quartier. On ramasse un papier de ci de là, une boîte de conserve éventrée, un petit tas de crottin... on bavarde en suivant le chariot, tels des amis derrière un char funèbre. C'est la corvée « pépère », surtout lorsqu'elle a lieu en compagnie de quelques bons lurons. A la cuisine, station et long conciliabule avec les « cuistots », manœuvre savante pour obtenir un quart de vin en cachette... Les gradés? Ils nous laissent tranquilles, car les « corvées de quartier » sont des quantités par trop négligeables, des râtés de la vie régimentaire... Et puis,

quand on passe devant ceux qui « grattent les bourriques », on se sent tout heureux de se balader le nez au vent au lieu de respirer des émanations de litières. Lorsque le chariot est rempli, le convoi se dirige lentement vers le champ des détritux. Une vraie promenade à la campagne, quoi! On vide la « bagnolle », on s'assoit sur l'herbe et on discute le coup... Une demi-heure avant la soupe, on revient vers la caserne. La corvée, la sainte corvée de quartier est terminée.

## XLI.

Dans le cimetière allemand de X...., il y a des tombes de soldats français, morts en captivité. Souvent, je vais les visiter et déposer quelques fleurs sur la terre envahie d'herbes. Hélas! Ces petites croix de bois étendent leurs bras raides sur une grande partie du cimetière. Elles sont là, deux ou trois cents, les unes près des autres, témoins des luttes récentes, derniers restes de fils, de maris ou de pères! Non loin de là, de l'autre côté de l'allée, des tombes de soldats allemands font pendant aux nôtres. Jusque dans la mort, on a voulu séparer le soldat gris du soldat bleu, alors que les carcasses pourris-

sent dans le sol, alors que les mêmes pleurs de femmes ou d'enfants les ont béni. Je vais tristement... Sur chaque croix, un nom : Jean Lau-  
mier, 20 ans... Oscar Wilde... tous, morts pour leur patrie. Je crois entendre le tonnerre du canon, le crépitement des mitrailleuses, le sifflement des balles... Je perçois le râle des blessés, dont le sang coule en ruisseaux... Je songe aux lambeaux de chair humaine projetés dans les plis du drapeau, aux membres déchiquetés qui ont inscrit sur l'étoffe tricolore le nom de batailles... •

Près d'un minuscule sapin, on a oublié les ennemis d'hier et la tombe d'un soldat français voisine avec celle d'un soldat allemand. Les deux croix sont identiques, les mêmes fleurs champêtres recouvrent la terre des morts; un petit lierre rampe d'un sépulcre à l'autre, unissant par ses rameaux verts deux hommes de la même humanité morts pour la même cause illicite.

Passant, remarqueras-tu l'humble lierre, comprendras-tu le geste de la nature, de Dieu?

#### XLII.

Un accident vient de se produire près des écuries. Le « bleu » Jacques Massart, chargé

de panser le cheval le plus vicieux de la batterie, a reçu un coup de sabot au bas-ventre. Tué sur le coup, le pauvre gosse, la bouche ouverte sur un minuscule filet de sang, traîne parmi les immondices. Tout cela, parce que le maréchal de logis gardait une rancune personnelle envers Massart et lui trouvait toujours une place de choix.

— Imbécile, cancre... Ça ne sait pas soigner un cheval! avait crié Farex, comme le malheureux Massart s'y prenait mal pour exécuter son pansage.

Massart gratta un peu plus fort les lombes chatouilleuses; la bêta rua, l'homme tomba. Farex, baissant la tête, chercha alors une excuse.

— C'est d'sa faute! Il taquinait son cheval à chaque instant.

Et la corvée de pansage continua. Il y avait des larmes dans les yeux des « bleus »... un pli féroce sur les lèvres de Farex.

Je n'ajouterai aucun commentaire... La censure me déchirerait, comme Farex a tué Massard... On comprendra.

· · · · ·  
· · · · ·  
· · · · ·



## XLIV.

La joie est grande dans la chambrée, Le scribe vient d'écrire sur le tableau du couloir : « Les anciens passeront au bureau à deux heures ». Ça sent la fin des misères, la fin des jours sombres ; les cœurs se dilatent, les poitrines se soulèvent et quelques cris s'élèvent :

— Vive la classe!

Jean, complètement remis et revenu parmi nous, me frappe l'épaule.

— Qu'en dis-tu, vieux?

— Je dis que... Je ne sais comment exprimer ma joie.

Lambert, Ferdinand, Joseph, toute la bande des « as » fait un « chahut » formidable. Farex, rouge de colère, s'efforce, vainement, de rétablir le calme. Il ne faut rien moins que l'arrivée de Trumbert pour imposer silence à « ses » hommes.

A deux heures, c'est à qui pénétrera le premier dans le bureau. Là, le lieutenant Rafla, pontifiant dans un fauteuil de cuir, les lorgnons plantés sur le bout du nez, interroge chacun sur sa résidence, la ligne de chemin de fer et autres questions subsidiaires.

Au pansage, à la manœuvre, à la cantine, on ne parle que du départ prochain.

— Combien d'heures te faut-il pour te rendre chez toi?

— Pas vrai, Marseille est plus près d'ici que Perpignan!

— Oui, mais faut changer d'train cinq ou six fois!

— T'en fais pas, y en a plus pour long!

— T'as vu Fusner, il a remis ça, j'te l'avais bien dit!

— Quel fayot!

— Il en fera baver aux « bleus », celui-là!

Et les bouts de phrases s'échangent, aussi prompts que l'éclair, aussi significatifs, dans leur brièveté, que les plus longs discours.

Jean, lui, reste songeur. Je le soupçonne de penser à Emma.

Je m'approche de lui et souffle à son oreille :

— Tu l'adores, s'pas?

Jean me regarde, pose ses mains sur mes épaules et sanglote comme un enfant.

— Es-tu fou?

— Non, vieux, une joie trop grande m'étreint. Emma me rejoindra à Paris deux

semaines après mon départ. C'est le rêve, le joli rêve qui se réalise. Et Kathe..

— Emma ne t'a rien dit ? Kathe partira avec son amie. Nous serons tous réunis dans la Ville-Lumière pour le quinze... Mes parents seront là, eux aussi. Une grande réunion de ceux qui s'aiment. Savais-tu que Kathe et Emma étaient orphelines ?

— Emma me l'a dit.

— Savais-tu que...

— Quoi ?

— Que... que Kathe est la sœur d'Emma ? Jean prend ma tête entre ses mains et pose sur mon front le baiser d'un frère.

— Tous de la même famille !... Nous nous entendons si bien, pas vrai ?

— Il y a longtemps que nous sommes de la même famille. Des cœurs qui battent à l'unisson...

— Tu as raison, je suis le plus heureux des hommes.

Jean fait un bond formidable en criant :

— Vive la classe !

Ferdinand, qui ne l'avait jamais vu si agité, s'étonne.

— C'est t'y qu'tu pars demain ?

— J'suis déjà parti ! répond-il.

Les petits lits au sommier métallique trépigment. Des traversins volent de l'un à l'autre, des paquetages dégringolent, des « virages » s'opèrent...

Dehors, le trompette vient de sonner l'extinction des feux. Il termine sa sonnerie par quelques notes « hors-d'œuvre » qui signifient « Bonsoir, la classe ! » Le chahut redouble. Lambert, Ferdinand, Joseph dansent au milieu de la chambrée... D'autres engagent une bataille en règle. Peu à peu, l'ardeur des combattants s'apaise, les danseurs, essouffés, s'asseoient... On se couche, on bavarde... Les voix deviennent plus molles, quelques copains ronflent... Le silence... Les hommes de la classe « en écrasent ». Je me cache la tête sous les draps, non pas pour y pleurer comme autrefois, mais pour songer à l'avenir si plein de promesses. Et je m'endors en fredonnant :

Après le sombre orage  
Vient le soleil doré.  
Après notre esclavage  
Viendra la liberté.

## XLV.

Depuis quelques jours, des boîtes en carton voisinent avec les paquetages, des boîtes qui contiennent les effets civils. Après l'appel du soir, nous nous livrons à l'essayage. Lambert chausse difficilement ses souliers bas; je ne sais plus faire le nœud de ma cravate.

— Il faut s'entraîner, pour ne pas manquer le train, le jour du départ!

## XLVI.

Nous partons demain soir. Le maréchal des logis Fusner vient de nous annoncer la bonne nouvelle. Demain matin, nous rendrons notre équipement; après la soupe, nous nous dirigerons vers la gare.

— Jean, il faut sortir. Mets-toi en tenue!

— Pourquoi?

— Il est six heures! Emma et Kathe nous attendent. Dépêche!

Elles sont là, en effet. A nos mines réjouies, elles devinent....

— Vous partez?

— Demain soir. C'est la fin, la fin, la grande fin!

Emma et Kathe se regardent. Elles ont envie de rire, et de pleurer aussi.

*« Tous les changements, même les plus souhaités, ont leur mélancolie; car, ce que nous quittons, c'est un peu de nous-mêmes; il faut mourir à une vie pour entrer dans une autre »* (1).

... Sept heures viennent de sonner à la basilique, le dernier « sept heures » que nous entendrons ici. Nous nous dirigeons vers le Rhin, vers l'endroit où nous nous sommes rencontrés pour la première fois. Le soir est calme... Les beaux yachts glissent toujours sur les ondes du grand fleuve. Une mélodie s'élève de sa rive...

— C'est la dernière soirée! me dit Kathe.

Je veux lui répondre, mais l'émotion brise mes paroles.

Emma et Jean, lèvres soudées, goûtent au divin calice. Ils sont tristes, cela se sent dans leurs yeux, mais

La tristesse est un lieu sombre  
Où l'amour rayonne mieux (1).

(1) A. France.

(1) Victor Hugo.

... Des oiseaux chantent dans les arbres. Des bruits s'apaisent. L'eau clapote doucement contre la rive... Un vent câlin souffle imperceptiblement.

La dernière soirée!

... Nous allons vers la caserne. Kathe me presse très contre elle et je sens sa main fiévreuse trembler sur mon bras. La dernière soirée!...

Il faut se quitter. Il faut! Il faut!...

Je pose mes lèvres sur sa nuque blonde et murmure à son oreille :

Soyons deux ! Tout nous convie  
A nous aimer jusqu'au soir  
N'ayons à deux qu'une vie !  
N'ayons à deux qu'un espoir !

Dans ce monde de mensonges  
Moi, j'aimerai mes douleurs  
Si mes rêves sont tes songes,  
Si mes larmes sont tes pleurs.

Elle écoute, tremblante, et murmure :

— Je t'aime!

— Dans deux semaines nous serons unis!

Mon départ nous rapproche l'un de l'autre.  
Courage, Kathe chérie!

La dernière soirée!

Un baiser... Jean et moi passons le poste de garde. Les deux sœurs s'éloignent...

— C'est la fin, mon vieux Jean!

— La fin d'un cauchemar et le début d'un rêve. Je nous vois déjà, Emma et moi...

— J'entends le bébé rose crier... Que lui apprendras-tu, à ton fils ?

— Aimer les hommes, tous les hommes!

#### XLVII.

Il est cinq heures. L'adjutant Trumbert nous dispose sur deux rangs. C'est l'instant tant attendu, le sublime instant du départ. Adieu les corvées, les eng..., le pansage, l'exercice, la garde, la salle de police! Plus de batailles à coups de « polochons », plus de fayots, de « barbaque »! Dans quelques jours, dans quelques heures, le quartier ne sera qu'un vilain souvenir, une tache noire dans le passé. Les jeunes ont le « cœur gros » de nous voir partir; ils songent au pays, à la petite chaumière, au foyer; leurs yeux s'emplissent de larmes. Il en est toujours ainsi : le bonheur des uns fait le malheur des autres. Et nous avons

honte d'étaler notre joie devant ceux qui restent.

Les nouveaux civils, ceux qui reviennent à la vie, s'impatientent. Enfin!... Trumbert se place à la tête du convoi et franchit le seuil de la caserne. Avant de quitter le lieu de mes misères, je me retourne pour voir une dernière fois les bâtiments gris.

Kathe et Emma nous ont regardé partir, des larmes dans les yeux... Nous leur avons souri, de peur qu'elles ne sanglotent... Puis, elles sont venues à la gare.

— A bientôt, chères amies!

Le train siffle. Les « anciens » chantent. Le train s'éloigne... Peu à peu, la silhouette de Trumbert s'estompe dans le lointain...

— Y en a qui partent, y en a d'autres qui restent!

Les deux sœurs agitent leur mouchoir. Jean et moi nous penchons à la portière et, aussi longtemps que nous le pouvons, embrassons du regard celles qui, demain, seront nos femmes!

Les jours sombres ne sont plus. Nous allons, confiants, vers les jours clairs...

*Armée du Rhin, 1926.*

## VISION.

Pierre Lefranc était mon grand ami. Je l'avais connu à l'école communale, je l'avais retrouvé à la caserne, enfin nous avons fait la guerre ensemble. Or, il n'y a rien de tel, pour souder deux cœurs que la souffrance commune. Pierre et moi, nous étions deux frères.

Après l'armistice, nous aimions à nous retrouver, chaque soir, au café Dumas. Là, nous causions du passé. Les années de guerre, les jours de torture revivaient alors et, lorsque Pierre parlait, tous se taisaient pour l'écouter.

Ce soir-là, il narrait la journée où il avait été blessé. Les hôtes du petit café buvaient les paroles de l'ancien poilu.

— Nous avons attaqué à la baïonnette. Cela me répugnait de tuer et l'alcool, absorbé avant de passer le parapet, n'avait pu m'abêtir au point de me rendre criminel. Je courais devant moi; fusil dans les mains, fou au milieu d'une fournaise. J'entendais des cris, des bruits de fers entrechoqués, des chutes lourdes au sol. Je voyais des hommes gesticuler, lever des pointes sanglantes, frapper, frapper

toujours, à tort et à travers. Et, couvrant tout cela, le beuglement du canon.

« Soudain, un froid intense m'envahit. Une baïonnette allemande venait de me traverser. Je m'écroulai. Les bruits se firent plus lointains... Je perdis connaissance.

« Lorsque je repris mes sens, c'était une belle nuit étoilée, une vraie nuit d'amours. Je regardai autour de moi. Spectacle horrible! Des formes humaines fourmillaient sur le sol, et, de ce fourmillement, des plaintes montaient... De grands oiseaux noirs survolaient ce charnier. Lentement, ils descendaient vers leur proie et leur long bec plongeait dans la chair chaude. La lune effrayée, cacha sa face livide derrière un paquet de nuages. J'essayai de me lever, mais mes jambes refusèrent tout effort et je ressentis à la cuisse gauche une affreuse douleur. J'y portai la main. Mes doigts rencontrèrent un trou béant...

A ma droite, soudain quelque chose remua; c'était une capote bleu-ciel.

— Maman! Maman!

— Qu'as-tu, vieux?

L'enfant-soldat — car c'était un enfant — porta lentement sa main couverte de boue vers

son crâne et aux rayons lunaires, j'aperçus son visage veni de sang.

Une balle, dit-il, une balle dans la tête. J'ai soif!... Oh! que j'ai soif!

Malgré mes souffrances, je rampai vers lui et versai un peu de vin entre ses lèvres.

— Maman! Ma pauvre maman! Je ne veux pas mourir!

Ces mots me firent mal; je me mis à pleurer, moi, le vieux.

Les projecteurs balayèrent le ciel puis vinrent lécher le champ des morts.

— Maman!

La plainte était devenue imperceptible.

— Allons, t'en fais pas!... On s'en tirera! dis-je à l'enfant.

Mais, le gosse ne répondit pas.

Je sentis alors le froid du tombeau me frôler, s'emparer de mon être. Mes idées se brouillèrent. Une vision épouvantable m'apparut. Là-bas, parmi des bras tendus vers le ciel, une forme noire rôdait. Un corbeau? Non! Un civil, un gros civil. Il s'approcha de moi. Je distinguai bientôt sa face réjouie et ses yeux, des yeux de hibou, qui me fixèrent étrangement. Sa main retira de sa veste une bourse dodue. Il

s'assit sur un tronc humain et mit à compter des pièces d'or. Un ruisseau de sang coulait à ses pieds. De ce ruisseau surgit un squelette armé d'une faux.

— Est-ce assez? dit-il au gros homme.

Celui-ci répondit :

— Fauche, fauche encore! Va, je n'en aurai jamais assez!

Et la Mort se remit à faucher. Des hommes de toutes nations subirent les coups de l'implacable moissonneur. Furieux, enthousiastes, résignés, ils tombèrent, tandis que là, le cliquetis de l'or couvrait le fracas du canon.

Mon ami Pierre se tut. La porte du café s'ouvrit :

— Papa est-il là? dit une voix mignonne.

Ouvrant les bras, dans un appel de tendresse que l'enfant comprit en s'y blottissant, le glorieux poilu murmura :

— Seras-tu, toi aussi, la proie du marchand d'or?...

### LE CHRIST BLESSE.

C'était un soir de bataille. Les obus avaient fait fureur durant deux jours et la plaine résonnait encore du crépitement des mitrailleu-

ses... Les charges à la baïonnette se succédant, on s'était entretué... Blessés et morts, épars parmi les barbelés et les détritrus de toutes sortes, couvraient le sol déchiqueté. Les brancardiers baissaient la tête, à l'affût de quelque râle, de quelque appel désespéré. Ils allaient, deux par deux, portant les civières... Les fusées éclairaient, par intervalle, le lugubre champ... Des formes se dressaient, puis retombaient sur le chaos des choses inertes. Quelques arbres, lamentables restes de chênes robustes ou de peupliers élancés, encadraient, là-bas, une croix. La nature entière résonnait du susurrement de ces milliers de vies qui s'en allaient. Un vieux prêtre, aumônier, suivait deux brancardiers qui portaient un blessé. Forme humaine ressemblant plutôt à un bloc de boue, le blessé soupira :

— Arrêtez! Je n'en puis plus.

Ils stoppèrent au pied de la croix, où ils déposèrent l'homme...

— Laissez-moi mourir! Je suis « foutu »! Sauvez les autres!

Ils ne voulurent pas l'écouter.

— Non! Laissez-moi, bon Dieu! Laissez-moi avec l'aumônier.

Les brancardiers s'éloignèrent. Le prêtre s'approcha alors du mourant, pour recueillir sa confession.

— Ceux qui meurent pour la Patrie, lui dit-il, vont directement au ciel, mon enfant ! Vous êtes un brave, vous avez lutté avec une mâle énergie, tué plusieurs ennemis... C'est beau, très beau !

Sur la grande croix de bois, le Christ criblé de balles et dont un bras manquait, semblait écouter ces paroles effroyables. L'image de Celui qui aima les Hommes frémit sur sa croix, quelque chose comme une larme glissa de ses yeux caves et le Christ de marbre, le grand Christ blessé, s'écrasa sur le sol, près du mourant qui se traînait vers lui.

### ANNIVERSAIRE.

Voici cinq ans que mon ami Edouard fut tué en Champagne. Cet anniversaire réveille en moi de vieux souvenirs et fait fondre des larmes de mes yeux.

J'avais connu Edouard au Quartier Latin. Ayant brillamment subi ses examens, mon ami s'était adonné tout entier aux études bactériolo-

logiques. Grand, les épaules larges et le front haut, les yeux d'une douceur extrême sous d'épais sourcils blonds, les lèvres toujours entr'ouvertes sur un mot de bonté, Edouard fut pour moi l'ami intime, le vrai, le grand ami que recherche toute âme affectueuse.

Mes études terminées, je quittai la capitale pour la petite ville de province que j'habite encore. Des années passèrent. Je ne vis plus Edouard qu'à de rares intervalles. Je me souviendrai toujours d'une de ces entrevues qui passaient dans ma vie comme de beaux jours printaniers. Edouard venait de me rejoindre dans ma petite chambre d'hôtel. Son visage resplendissait de joie ; il y avait quelque chose de nerveux dans ses gestes.

— Mon vieux, me dit-il, je crois être sur le chemin d'une découverte sensationnelle et, si tu étais plus expérimenté en matière médicale, je te dirais pourquoi j'ai l'espoir de vaincre un jour la plus terrible des maladies, la tuberculose.

Il m'exposa alors quelques principes que je ne compris guère ; puis, abandonnant ses phrases savantes, il me fit passer une soirée d'amusements.



Des années s'écoulèrent... Le fléau que l'Humanité pourrait éviter et auquel elle se soumet sans résistance, la guerre, s'abattit sur elle. Les jours, les ans, furent pris dans un tourbillon de folie. Lorsque celui-ci prit fin, les ruines couvraient nos riantes campagnes et chaque foyer pleurait ses morts. Edouard succomba lors d'un bombardement aérien et sa maison, déchiquetée par les obus, emporta dans ses ruines toute la vie laborieuse du jeune savant.

Il allait guérir la Tuberculose !...

Ce que l'humanité perdit ce jour-là, elle ne le saura jamais.

### MAMAN LECŒUR.

C'était la Toussaint. Le ciel gris, les arbres presque dépouillés de leurs feuilles, une petite pluie fine et glaciale, imprégnaient l'âme d'une tristesse profonde, indéfinissable, d'une de ces tristesses qui naissent on ne sait pourquoi et passent dans la vie comme le nuage sur l'étoile. Les cloches de l'église sonnaient lugubrement, comme si elles parlaient avec les morts. Les morts ! Ceux que nous avons aimés et qui ne sont plus. N'allaient-ils pas revenir, les morts ?

Il me semblait les sentir là, tout près, et j'avais peur de leur présence invisible... Je quittai ma demeure et, comme les autres, me dirigeai vers le cimetière.

Les cloches de la basilique s'étaient tues, mais il me semblait que d'autres cloches carillonnaient dans le lointain, loin, très loin.

Le cimetière ! Des tombes, très fleuries pour ce jour de fête, des gens en deuil qui priaient, quelques femmes qui pleuraient. N'ayant aucun parent, aucun ami dans cet ultime refuge, je me dirigeai vers le quartier des tombes abandonnées ; car le royaume de la mort possède, lui aussi, ses abandonnés. J'y retrouvai de vieilles pierres rongées par le lierre et des petits croix de bois, se soutenant les unes les autres. Sous un grand sapin, cinq de ces emblèmes indiquaient la dernière demeure de soldats allemands, morts en France durant la Grande guerre. Personne n'était là, personne pour venir les visiter. Et je songeai à toutes les tombes qui resteraient ainsi seules en ce jour de Toussaint.

... Une femme vieillotte s'avança, regarda tout autour d'elle, sortit quelques bouquets d'un grand cabas mauve et, doucement, plaça

des fleurs sur les cinq tombes. Cette femme se nommait Madame Lecœur.

Madame Lecœur était une amie de ma famille. Elle m'avait connu tout jeune et me considérait presque comme un fils ; le sien était mort en captivité dans un coin perdu de Silésie. A ma vue, elle s'approcha et me dit :

— Je viens fleurir leurs tombes, en songeant à celle de mon fils. Une mère fera peut-être là-bas ce que je fais ici !

Puis, maman Lecœur s'agenouilla et pleura.

Mon Dieu, comme je voudrais que toutes les mères de France soient des « maman Lecœur » !...

FIN.

# ÉDITIONS R. BRUMAUD

32, rue du Rocher, PARIS (8<sup>e</sup>)

(Extrait du catalogue)

Initiation à la vie littéraire, conseils aux jeunes écrivains, par ROGER DES ALLÉES . . . .	8.00
Peut-on révéler l'Avenir ? manuel d'astrologie, chiromancie, graphologie, etc..., par MAX SURVYLLE (ex-interne des Asiles) . . . .	5.00
Ma Belle-Mère et son Chéri, comédie, par CHARLES COUSIN . . . . .	5.00
Un Émule de Lamartine : Jean Ville-Albert, étude poétique (collection " Les Confettis „), par ROGER DES ALLÉES . . . . .	2.00
Pour l'Idéal ! roman, par JEAN SOUVENANCE	12.00
Jours Sombres, tristes souvenirs de la vie militaire, par JEAN SOUVENANCE . . . .	6.00
Nita, roman, par M. DROUET . . . . .	12.00

## A PARAÎTRE :

Autour de la Révolution Russe, par AM. ANDISIO . . . . .	12.00
Une Famille du Poitou, Martyre sous la Terreur, ouvrage de luxe orné d'aquarelles et portraits, à tirage restreint, grand in 4 <sup>o</sup> sur Hollande, dédié au nom du souscripteur, par ROGER DES ALLÉES . . . .	100.00